

Le Dieu de Livia

par Israel Centeno



ROUGE

Revue

Le Dieu de Livia

par Israel Centeno

« Ils chantent dans le retrait de la nuit et
le crapaud vert-noir danse sur deux pieds devant une lune mortelle. »
— *Le Páramo, José Antonio Ramos Sucre*

Je me suis réfugié dans le savoir
et ainsi j'ai perdu mon âme. J'ai construit peu à peu une structure flexible et
vaste, soutenue par les sciences et les arts. Aujourd'hui, séparé dans le mal —
le seul lieu possible pour la pratique sublime de la sensibilité —
je questionne le solde : l'expulsion du monde de mes semblables,
la certitude de n'avoir pas vécu et le mépris envers l'autre, incapable de
me refléter.

En Italie, j'étais un homme assurément fortuné. Membre de la maison de Savoie
et cousin du roi, échanson de
Sa Majesté et chevalier avec droit de rester couvert devant son altesse royale ; cons
idéré comme emblème de virilité, prodige d'élégance et de bonnes manières.

Je passais mes jours à Florence, exalté par
la splendeur de ses églises, dissertant sur les beaux-arts, ou bien j'assistais,
à l'école de médecine de Naples, à la dissection clandestine de cadavres ; et je
me perdais dans les loges secrètes et les bouges de Rome, sur la
piste des Césars abjects, répétant leurs excès.

Je sus trouver délice dans la luxure, je me penchai sur les abîmes de
la perversion. Rien ne pouvait m'arrêter alors, car
je possépais un héritage qui remontait loin dans l'histoire. Savant,
cultivé, initié aux lettres et à la philosophie,
je ne rendais de comptes à nul mortel puisque j'avais franchi les confins de
la médiocrité humaine.

À cette époque, une série de meurtres rituels secoua Rome : les
victimes, soumises à des
tortures délicates, étaient saignées puis écorchées ; leur peau était exposée au sol
eil du lendemain du sacrifice sur les hautes tours des sept collines.

Un édit royal ordonna aussitôt une enquête.

J'étais alors occupé aux préparatifs du
protocole pour mon mariage avec la Comtesse X.

La cour vivait dans un continual émoi devant l'imminence de
mes noces ; tout devait être accompli avec extrême minutie. Mon cousin,

le roi en personne, s'occupa de la liste des invités,
de l'illumination royale du palais et de l'ouverture des frontières.
Tout suivait le cérémonial. Mais le jour du mariage, mon majordome m'informa des indices accablants que
la garde du palais avait relevés contre moi en lien avec les derniers assassinats. On ne m'arrêta pas, afin d'éviter le scandale : on me laissait une chance de trouver une sortie convenable.
Je fis appel à un compagnon de débauche qui loua un carrosse ; sans tarder nous gagnâmes un club secret près du Quirinal. Là, je m'abandonnai aux dés, buvant absinthe et fumant opium. Des millions de lires sortirent de mes coffres, tandis que le temps s'écoulait, laissant la Comtesse X, somptueusement vêtue, attendre en vain le marié.
Le scandale éclata, exclusif : le cousin du roi manquant à sa parole exposait la famille à la honte. Rien ne m'épargnerait la colère royale. À l'aube, on me capture et l'on m'embarqua pour les Amériques.
À mon arrivée au port de La Guaira, j'appris le sort de la secte à laquelle j'appartenaïs. Trois comtes furent pris en flagrant délit lors d'un rituel d'écorchage dans le Colisée : ils furent jugés et condamnés à être écartelés. Mon nom ne fut jamais révélé : la cour me condamna à l'oubli, me sauvant ainsi d'une mort certaine.
Je gagnai Caracas, par le dos de mules et à travers l'Ávila. La ville était étroite, traversée par une rivière serpentine. Je m'installai dans les campagnes de Petare, cherchant l'isolement. J'achetai une hacienda à Caurimare, reconstruisis la maison coloniale détruite, nettoyai les cafiers avec des peones anonymes. J'étais maître de terres accrochées au vide, mais je restais un homme mauvais. Les pactes diaboliques me rendaient le calme perdu. Mon dieu exigeait sang et offrande : j'égorguai bêtes vivantes, je souillai la terre, je soudoyai les autorités pour brûler les plantations. Mon majordome, rustre dévoué, se joignit aux sacrifices sur une pierre calcaire au bord de la quebrada.
Mais il fallait davantage. Et Silvana vint. Blonde aux tresses, yeux lacustres, fille d'un Piémontais, habile brodeuse. Je la courtisai, je l'épousai. Je l'offris en pensée au dieu de Livia. Feignant la maladie, je refusai de consommer le mariage, préservant sa virginité pour l'écorchement rituel.
Une nuit de lune froide, je l'emmennai jusqu'à l'autel de pierre. Je la jetai dessus, déchirai sa chemise de lin. Ses yeux brillèrent d'horreur. Mon major

dome m'apporta l'escalpel. Alors elle cria : « *Seigneur, ne m'égorge pas ainsi : je ne suis pas vierge !* »

Rendu fou par cette révélation, je la sondai brutalement : en effet, elle m'avait trompé. Elle n'était pas une vestale pure mais une femme souillée. Démon contre démon, elle devait mourir. Je l'empoignai par les tresses et la frappai, puis l'achevai d'un coup de pelle au crâne. Son corps resta près de la cascade, abandonné à la chienne jaune qui hurlait dans la nuit. Depuis, je n'ai plus quitté le fauteuil du corridor de mes anciens cafieurs. Le fantôme de Silvana m'accompagne, triomphal, riant de son trône immortel au côté du dieu païen de Livia. Cette certitude m'accable et me réjouit.